



HAL
open science

GOÛT / DÉGOÛT DE LA MÉDITERRANÉE DANS LA CULTURE ET LA LITTÉRATURE AMÉRICAINES

Paul Carmignani

► **To cite this version:**

Paul Carmignani. GOÛT / DÉGOÛT DE LA MÉDITERRANÉE DANS LA CULTURE ET LA LITTÉRATURE AMÉRICAINES. “Saveurs, senteurs : le goût de la Méditerranée”, P. Carmignani; J.-Y. Laurichesse; J. Thomas, Nov 1997, PERPIGNAN, France. pp.373-386. hal-01728527

HAL Id: hal-01728527

<https://hal.science/hal-01728527>

Submitted on 11 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

**GOUT / DEGOUT DE LA MEDITERRANEE
DANS LA CULTURE ET LA LITTERATURE AMERICAINES**

P. CARMIGNANI
Université de Perpignan

En tant qu'américaniste, ma contribution à ce colloque tient de la gageure, et ce, à double titre : en effet, dans une enceinte qu'ont jusqu'à présent emplie les échos et les fragrances de la civilisation antique et du monde méditerranéen, il m'appartiendra de relayer la voix tonitruante et la flaveur sauvage de l'Amérique, dont l'écrivain John O'Hara se plaisait à dire qu'elle « *est passée d'un bond de la barbarie à la décadence sans jamais atteindre la civilisation* ». Boutade d'humoriste certes, à laquelle cependant un sociologue des plus sérieux, J. Baudrillard¹, donne quelque créance quand il définit les États-Unis comme « *la seule société primitive actuelle* » (13) et remarque que par rapport à elle, il manque à l'Europe « *l'âme et l'audace de ce qu'on pourrait appeler le degré zéro d'une culture, la puissance de l'inculture* » (78). Il en rajoute même en faisant « *du miracle italien, celui de la scène, et du miracle américain, celui de l'obscène* » (13), jugement péremptoire, qui a tout de même le mérite d'offrir matière à réflexion à qui s'intéresse au goût et, l'un n'allant pas sans l'autre, au dégoût.

Le second défi auquel je faisais allusion relève du sens commun et de l'évidence première : l'Amérique, c'est loin ! J'entends, bien sûr, loin de la Méditerranée, et il n'est pas à première vue, facile de les rapprocher. Pourtant, cet éloignement n'est que physique, et l'obstacle de la distance s'évanouit dès que l'on quitte le réel pour aborder aux rivages de l'Imaginaire dont un relevé cartographique bien conduit ne manquerait pas, selon la belle formule du critique américain Guy Davenport², « *d'étendre les bords de la Méditerranée jusque dans l'Iowa* » ; j'en suis intimement convaincu, et c'est une entreprise à laquelle œuvre l'*Équipe de Recherche sur les Cultures Méditerranéenne et Anglo-Saxonne* que j'ai fondée en 1993. C'est donc dans le cadre des préoccupations et des travaux de celle-ci que je me situerai pour aborder sous un angle sensoriel – par la double voie du goût et de l'odorat – un nouvel aspect des relations complexes de fascination et de répulsion réciproques qui se sont tissées entre le Nouveau Monde et le Monde méditerranéen. Je le ferai en deux temps : en esquissant tout d'abord – puisque me revient l'honneur de parler le premier avant que n'interviennent les autres américanistes et anglicistes – le cadre culturel et conceptuel où s'inscrit notre réflexion

¹ *Amérique*, Paris, Grasset, 1986.

² *The Geography of the Imagination*, New York, Pantheon Books, 1981, 12. Nous traduisons.

commune, puis en évoquant sur cet arrière-plan un exemple concret, un roman contemporain plutôt qu'une œuvre classique, pour illustrer la rémanence d'une thématique sinon d'une problématique méditerranéenne dans la culture et la littérature américaines, et la permanence d'un certain rapport fantasmatique, imaginaire, à la Méditerranée symbolisée notamment par l'Italie. Il s'agit du dernier roman de l'écrivain sudiste contemporain Pat Conroy, *Beach Music*, publié par les éditions A. Michel en 1996. C'est un roman copieux et quelque peu indigeste où l'auteur relate l'histoire mouvementée – entre Rome et la Caroline du Sud – d'un Sudiste bon teint et de sa famille peu ordinaire. Selon le résumé de la quatrième de couverture :

Le protagoniste, Jack McCall plongeant au cœur des mystères qui ont bouleversé plusieurs générations – des terreurs de l'Holocauste à la nostalgie des années 60 –, devra exorciser son passé, la mort de sa mère et le suicide de sa femme, la trahison de l'amitié et de l'amour pour retrouver le chemin du pardon et de la réconciliation.

L'œuvre est très romanesque voire rocambolesque, mais elle privilégie de manière exemplaire les deux sens que nous avons retenus comme thèmes de réflexion – le goût et l'odorat – et se situe au confluent trois types de sensorialité collective : celle de l'Amérique (plus précisément du Sud), de la Méditerranée, en l'occurrence l'Italie, et de l'Europe centrale, représentée par une famille juive rescapée de l'Holocauste.

Le rapport Amérique/Méditerranée à l'arrière-plan de ce roman est une question fort complexe qui relève aujourd'hui davantage de l'ordre de l'inconscient et du fantasme que de la pensée claire et rationnelle : essentiellement vécues sur le mode imaginaire, ces relations sont marquées par une fondamentale ambivalence où l'attirance et l'attraction le disputent à l'aversion et à la répulsion. Cependant, il n'en demeure pas moins qu'historiquement les liens qui se sont établis entre l'Amérique et la Méditerranée remontent à la naissance même de cette nation et sont, à ce titre, d'une importance primordiale : le processus de la découverte et de la colonisation de l'Amérique est essentiellement lié au monde méditerranéen, mais on le sait, les États-Unis se sont voulus et affirmés *WASP*, c'est-à-dire anglo-saxons et protestants, ce qui a impliqué le rejet de tout ce qui rappelait la Méditerranée, très tôt perçue comme un tiers-monde avant la lettre. Mais bien que les États-Unis constituent par définition un des pôles fondamentaux de la sphère anglo-saxonne, le monde méditerranéen n'en est pas pour autant aujourd'hui totalement exclu et évacué ; il refait surface, resurgit avec une fréquence et une obstination insoupçonnées dans les domaines les plus divers et en particulier l'art et la littérature qui apparaissent souvent baignés par « *une luminosité qui ne semble pas venir du jour*

*même, mais des temps classiques anciens*³ ». Je n'hésiterai pas à avancer l'hypothèse que la Méditerranée, et tout ce qui s'y rattache (Catholicisme, éthique, mœurs, sexualité, etc.), a fait l'objet dans la culture américaine d'un refoulement primaire qui est à l'origine de l'inconscient américain ; reste à en découvrir les raisons et à en apprécier les effets.

Je crois être fondé à me placer sur le terrain de l'inconscient car les relations entre l'Amérique et le monde méditerranéen s'inscrivent dès le départ dans la dialectique fondamentale du désir et de l'interdit, de la Loi et de sa transgression. Par exemple, la Méditerranée incarne une relation au corps, à la sensualité et à la sexualité, personnifiée par l'archétype littéraire de la *Dark Lady*, la Ténébreuse et Sombre Dame, la séductrice, l'anti-vierge – catholique, juive, latine ou noire – qui symbolise pour la psyché américaine, je cite le critique L. Fiedler, le « *lien à l'Afrique [...] ou à l'Europe méditerranéenne d'où est issue notre culture ; elle incarne toute cette Altérité contre laquelle le monde anglo-saxon essaie de se définir et la culture protestante tente de justifier son existence*⁴ ». Dans le même ordre d'idées, la Méditerranée représente aussi une certaine forme d'hédonisme sinon parfois de licence et d'exubérance foncièrement étrangères à la mentalité puritaine plutôt répressive à l'égard des plaisirs des sens et qui n'en a privilégié que deux, les plus intellectualisés et socialisés, ceux qui maintiennent la distance entre soi et l'autre – et même tiennent l'autre à distance – la vue, organe de la contemplation, qui permet de lire le Verbe et l'ouïe, qui possède l'autre vertu théologique de l'entendre. Ce partage entre les sens se retrouvera plus tard dans la création artistique et notamment picturale avec l'émergence d'un « art de distanciation », où les sens s'effaçant en quelque sorte derrière le sens, l'accent sera mis sur « *le géométrique, le minimal, le conceptuel. Ce n'est pas la main qui peint mais l'esprit*⁵ » ; c'est ce que R. Debray appelle la « *Ligne Calvin, puritaine, nordique* ». À l'inverse, la culture méditerranéenne a favorisé la « *Ligne Loyola, sensuelle, méridionale* », c'est-à-dire « *un art d'incarnation, avec priorité aux valeurs tactiles, aux effets de pâte, à la gestualité, tournée vers la nature et la lumière. La rétine commande : nus et paysages. Objet : le grain des choses.* » (*Ibid.*). Peut-être s'étonnera-t-on de ce rapprochement, de ce passage quelque peu abrupt des sens à la religion et de la religion à l'art, mais il est légitime, nécessaire même, car révélateur de bien des particularités et surtout du lien secret qui relie ces diverses manifestations : R. Debray nous en avertit à juste titre : « *Manières de voir, manières de croire, manières de table, c'est tout un* » (117) et conclut, ce à quoi je souscris, que « *la longue mémoire des religions s'exprime dans le génie inséparable-*

³ M. Gresset, «La Tyrannie du regard ou la relation absolue», Thèse de doctorat (Paris III), 1976, 610.

⁴ *Love and Death in the American Novel*, Harmondsworth, Penguin Books, 1984, 301. Nous traduisons.

⁵ R. Debray, *Vie et mort de l'image*, Paris, Gallimard, 1992, 115.

ment plastique et gastronomique des peuples », propos illustré par la réflexion suivante qui rejoint nos préoccupations actuelles :

Plus une culture se méfie du corps, plus elle répugne à la figuration. Le purisme géométrique, le fonctionnalisme de type Bauhaus, l'art abstrait se sont développés dans les pays nordiques en prolongement du puritanisme réformé. Partout en Occident où la distance entre Dieu et l'homme est la plus grande, la hantise de l'impur et du péché de chair met la plastique à la diète. Angleterre, Pays-Bas, Allemagne du Nord, États-Unis, Scandinavie : nourriture fade, murs blancs, corps sans odeur, viande bouillie. [...] Le baroque s'engendre dans la vigne et le blé, soit dans le périmètre méditerranéen (117).

Tout aussi éclairante que le rapprochement que nous venons d'évoquer entre la sensorialité et la tradition religieuse ou picturale est la relation existant entre les pratiques alimentaires et la culture ; sur ce point, j'en appellerai à une autre philosophe, M. Serres, qui analyse sans complaisance les mœurs de l'Amérique en matière de nourriture :

La moutarde, faible, n'a pas de goût ; la bière, presque sans alcool, a perdu toute saveur ; molles les épices, léger le café, à peine grillé, monotones les fruits et les légumes, jusqu'à l'indifférencié. La nourriture, indiscernable, ne se distingue que sur l'étiquette, par ne nom et par le prix. Le vin se change en lait, blanc. Rien ne pique ni ne blesse. L'Amérique mange mou.

Et boit fade, bouche plate. Glacé de surcroît pour engourdir les papilles. Entonne donc énormément, puisque la qualité seule, sauf la pauvreté, peut faire barrière à la quantité. Toujours plus. La mollesse alors flotte à l'entour des corps gloutons, l'*homo insipiens* se dessine à contours flous, gonfle et se fait monstre, perd ses formes, non pas gros, mais enveloppé dans la grosseur, redevenu embryon. L'Amérique montre au monde le progrès. Il va, on le sait, vers l'indifférencié. Le corps se dédifférencie comme la nourriture : infantile, elle court vers son amont lacté, sucré ; il remonte à son début mammifère. Des mamouths lourds joufflus roulent çà et là quand ils sortent des voitures, bébés non évolués mais agrandis à l'échelle. L'Amérique a beaucoup rajeuni⁶.

Rappelons également, dans le même ordre d'idées, que l'Amérique imposera la prohibition, « cette organisation sociale de l'anorexie et du dégoût » (M. Serres, 203), et que jusqu'à aujourd'hui, où elles commencent à peine à émerger, la gastronomie et la "gastrosophie" ont longtemps été deux pratiques et deux concepts totalement étrangers à la culture américaine.

Dans un tel contexte, rêver à la Méditerranée, l'évoquer, y situer le cadre d'un roman ou naturellement s'y rendre, sera toujours aller à rebours de certains tropismes fondamentaux de la culture américaine ; prendre le contre-pied de principes fondateurs et de tendances caractéristiques. L'accès à la Méditerranée permet à l'Américain de se dépayser de lui-même, car la (re)découverte du *Mare Nostrum* est placée sous le signe du retour et de la régression sinon de la transgression. Retour vers quoi ? Réponse diverse : tout d'abord, bien évidemment, retour aux sources, à l'origine c'est-à-dire finalement et fatalement au corps : corps de la femme, de l'amant(e) et de la mère (on pourrait évoquer ici le rapport *mare-madre* présent dans les

⁶ M. Serres, *Les Cinq sens*, Paris, Grasset, 1985, 202.

enfonçures de l'inconscient méditerranéen), c'est-à-dire au langage du corps (gestualité, contacts, caresses) et à l'intimité. « Trop de dehors pas assez de dedans » a-t-on dit de l'Amérique ; à l'inverse, les pays méditerranéens offriront toutes les séductions et répulsions de la proximité, de l'intériorité, voire de la promiscuité. J'évoquerai par exemple le protagoniste de *La Méprise* de V. Nabokov qui déambule dans les rues de Perpignan « écrasé par la foule méridionale » et accablé par de « riches odeurs nauséabondes » (216). Intimité sociale et corporelle (liée au contact, au toucher, à l'odorat), mais aussi culturelle : elle se traduit alors par la présence palpable de l'art et du passé, point sur lequel je reviendrai. La Méditerranée incarne aussi, pour la psyché américaine, la possibilité de quitter la tyrannie rassurante, parce que depuis longtemps familière, du mode géométrique, linéaire et mécanique pour s'exposer au risque du chaotique, de l'amorphe, du tortueux et, ultime étape, de l'instinctuel. S'offre alors la possibilité de régresser vers le premier *cogito*, celui qui hume, goûte, palpe et entend, le *cogito* radical et perdu⁷, d'avant le sujet pensant – l'anté-sujet – qui fait de l'environnement le complément d'objet direct des verbes humer, goûter, palper, ouïr et substitue à la formule le monde est ma représentation « le monde est mon appétit » (Bachelard, 152). La Méditerranée sera ainsi le terrain de la sensualité permise, ou plutôt reconquise, et d'un certain hédonisme : s'y inaugure ou s'y parfait l'éducation des sens et notamment du goût et de l'odorat à travers l'initiation aux saveurs et aux senteurs les plus diverses, les plus ordinaires comme les plus subtiles et les plus profondes « qui touche[nt] aux morts et à leur pourriture » (M. Serres, 178). C'est en effet « conduits par les esprits volatils », que l'on approche du sacré, et dans cette perspective, la sagacité « paraît susciter ensemble la connaissance et le religieux » (*Ibid.* 178). Donc réveil des sens et des sensations qui passeront des nourritures terrestres aux nourritures spirituelles, des nourritures de l'art à la cuisine complexe du sens : l'Américain s'ouvre alors à un monde complexe et déroutant de codes, de rituels et de significations d'ordre social ou culturel, à la nécessité d'opérer des distinctions ou des discriminations subtiles et ténues, condition première de cette – *aisthêsis* – faculté de juger, qui est, ne l'oublions pas, indissolublement liée à la Méditerranée. Le philosophe Luc Ferry rappelle qu'historiquement « *c'est d'abord en Italie et en Espagne que le terme goût acquiert une pertinence dans la désignation d'une faculté nouvelle, habilitée à distinguer le beau du laid et à appréhender par le sentiment (aisthêsis) immédiat les règles d'une telle séparation – de cette Krisis*⁸ ».

Ainsi, pour la mentalité puritaine et l'imaginaire américain, la Méditerranée représentera tantôt un lieu de perdition et de damnation tantôt, au contraire, « un ailleurs comme sauvé

⁷ G. Bachelard, *La Poétique de la rêverie*, Paris, PUF, 1960, 125.

⁸ *Homo aestheticus*, Paris, Grasset, 1990, 27.

de la chute et allégé de la culpabilité [...] où l'instinctuel peut se donner libre cours sans entrer en conflit avec le culturel⁹ ». Dans ce dernier cas, la Méditerranée se retrouve placée sous le signe de Pan (sainteté de la sauvagerie originelle) et de Dionysos (abolition orgiastique de l'ordre légal) et symbolise soit la levée des interdits, soit l'irruption d'un Ça, du refoulé de la culture américaine qui continue à faire sentir son dynamisme et parvient souvent à rompre les défenses qu'un Surmoi puritain oppose à l'âme américaine divisée, selon D. H. Lawrence, entre l'innocence et le désir, le spirituel et le sensuel (83).

Ce cadre général ayant été établi, il convient à présent de restreindre notre domaine d'investigation aux frontières de l'Italie, qui joue un rôle essentiel dans le roman de Pat Conroy pris comme exemple. Qu'incarnent l'Italie et ses deux villes phares, Rome et Venise, pour l'imaginaire américain ? Nouvelle question complexe à laquelle on apportera diverses réponses selon les auteurs consultés, cependant que l'on évoque N. Hawthorne, dont *Le Faune de marbre* (*The Marble Faun*) a inauguré en 1860 le motif de la rencontre, si ce n'est de la confrontation, entre un artiste américain et la vieille Europe, symbolisée par l'Italie, H. James, son continuateur, qui dans *Roderick Hudson* (1875) ou *Les Ailes de la colombe* (*The Wings of The Dove*, 1909) a élargi et porté à son plus haut degré de perfection le "thème international", ou leurs lointains continuateurs, Ernest Hemingway, Francis Scott Fitzgerald, William Styron, John Cheever et Elizabeth Spencer, nos contemporains, trois constantes fondamentales apparaîtront : un schème – celui du voyage d'Ouest en Est –, une tonalité dominante – l'ambivalence –, et une métaphore, née sous la plume de H. James : celle du « banquet d'initiation », qui nous met en prise directe sur le thème de notre colloque. Dans les œuvres des auteurs précités, l'Italie représente, par rapport au tropisme fondateur d'Est en Ouest du Nouveau Monde, le terme d'un pèlerinage à rebours du temps et de l'espace (de l'histoire et de la géographie) où l'Américain, ce nouvel Adam, va, pour parfaire son éducation, prendre part à un rituel initiatique (qui implique toujours la séquence symbolique naissance-mort-rennaissance/résurrection) aux multiples enjeux. Il aura ainsi l'occasion de confronter l'innocence et la naïveté, qui sont en quelque sorte l'apanage naturel de l'*homo americanus*, aux subtiles conventions et aux mœurs parfois corrompues d'une société européenne perçue comme l'antithèse de la société américaine : troc symbolique de l'innocence contre l'expérience faisant défaut au personnage (ou variante tragi-comique : marché de dupes où l'Américain peut perdre sa précieuse innocence sans pour autant acquérir l'expérience). Il peut aussi – comme dans *Le Faune de marbre* – boire à la coupe d'argent (« *the silver cup of initiation* » RH, XIX) con-

⁹ M. Gresset, 610-612.

tenant « le vin de l'Âge d'Or » (« *the wine of the Golden Age* », MF, 164), époque bénie des Dieux, « avant que l'humanité ne soit accablée du fardeau du péché et de l'affliction » (« *before mankind was burdened with sin and sorrow* », MF, 67), et faire, dans les cas les plus déconcertants pour un esprit teinté de rigorisme sinon de puritanisme, l'apprentissage de la vertu libératrice du péché. James évoque en une image marquante – celle du “fouet céleste” (« *whip in the sky* » (RH, XVII) – la crainte persistante qui assombrit l'humeur et la conscience du Puritain en Nouvelle-Angleterre (« *the suspended fear in the old, the abiding Puritan conscience* » RH, XVIII), or cette menace paraît absente des cieux d'Italie aussi éprouve-t-il en découvrant la Ville éternelle le sentiment de vivre : « Enfin – pour la première fois – je vis ! » s'exclame-t-il. Cette initiation aux joies de l'existence se double souvent d'une révélation des plaisirs ineffables de la culture, de l'art et de l'esthétique. Par opposition aux États-Unis où Hawthorne se plaignait qu'il n'y ait ni ombre, ni antiquité ni mystère, et que les conditions ne fussent guère favorables à la création artistique – « la poésie, le romanesque, le lierre, les lichens et les giroflées ont besoin de ruines pour croître », écrivait-il – l'Italie incarne naturellement la patrie des arts. Même attitude chez H. James, dont certains héros, tel Theobald dans la nouvelle “The Madonna of the Future” (1879), se percevant comme des « déshérités de l'Art » (« *We are the disinherited of Art* »,) dans leur pays d'origine, au passé silencieux et au présent assourdissant (« *our silent past, our deafening present* »), se rendent en Italie (« *an immemorial, a complex and accumulated civilisation* » RH, 247) pour goûter aux plaisirs de l'acculturation et de l'accumulation de monuments, d'œuvres d'art, de vestiges historiques (« *superpositions of history* » RH, 69), et se faire admettre dans « le cercle magique » (“*magic circle*”) de l'art et de la culture. Rituel qui n'est pas sans danger pour le novice qui paie parfois cette initiation d'une sorte d'étiollement de ses facultés créatrices, d'une forme d'impuissance devant le talent écrasant et l'exemple insurpassable de ses prédécesseurs. Il arrive parfois que le banquet d'initiation auquel l'Italie convie l'Américain le fasse accéder à des réalités moins souriantes que le pittoresque ou ce que les Américains appellent *romance* (disons le romanesque et le romantique) : ainsi la révélation de l'art ne va-t-elle pas sans la prise de conscience douloureuse de ce qu'il est censé transcender, le temps et la mort, et l'initiation à l'amour comporte toujours sa contrepartie de déceptions, de trahisons et de souffrances. En Italie, terre de contrastes, de paradoxes et de contradictions tout s'interpénètre : innocence et corruption, amour et mort, nature et culture, ordre et chaos, civilisation et barbarie, grandeur et décadence sont intimement mêlés. On y sent le poids écrasant du passé (« *sense of ponderous remembrances* », MF), la présence obsédante de la mort (« *some subtle allusion to death carefully veiled but forever peeping forth amid emblems of mirth and riot* », MF), et l'on y est confronté à de redoutables contradictions dont N. Hawthorne se fait l'écho :

le catholicisme est séduisant mais corrompu, l'art enrichissant mais d'origine païenne, la tradition séculaire mais viciée par la tare du péché et de la faute (« *Catholicism is convenient but corrupt, aestheticism is enriching but pagan and tradition is profound but carries along its burden of sin* » MF, 342). Si Rome est le lieu où R. Hudson vient bénéficier d'une « éducation à l'usage de sens et de l'imagination » (« *education to the senses and the imagination* », 147) et, subjugué par tant de beauté, éprouve tout comme H. James le sentiment de naître ou de s'ouvrir à la vie, Venise, au contraire, offre à Milly Theale, l'héroïne des *Ailes de la colombe*, l'occasion de goûter la poésie aigre-douce de la mélancolie et de l'infortune (« *the poetry of misfortune* », 441) et de s'exposer à la beauté mais aussi à la duplicité et au mal. Dans la cité des Doges, on sent dit-elle l'ancienneté de la race et l'interpénétration de l'art de la vie en fait « la plus belle des tombes » (« *the most beautiful of tombs* », 461) où Milly conformément à son vœu (« J'aimerais mourir ici » / « *I should like to die here* », 269) passera de vie à trépas. Finalement, pour l'Américain qui y séjourne assez longtemps, l'Italie comme l'Europe a pour effet d'enrichir et de complexifier la conscience (« *Europe complicates consciousness* », T. Tanner, RH, XXXIII) ; c'est par excellence le lieu où les représentants du Nouveau Monde peuvent faire l'expérience de ce que le critique T. Tanner nomme excellemment, par opposition au Transcendantalisme, le “*descendantalisme*”, c'est-à-dire une plongée dans l'épaisseur du temps et de l'histoire, dans les profondeurs glauques de l'expérience et les recoins obscurs de l'inconscient, dans le tourbillon vertigineux du péché, de la corruption et de la dissolution. L'Américain, dont J. de Crèveœur faisait un « Européen dépouillé », y retrouve ses dépouilles, ses défroques et y éprouve « le sens du gouffre¹⁰ ».

J'en viens à présent au roman de P. Conroy qui présente une remarquable illustration et récapitulation des divers thèmes et motifs que nous venons d'évoquer : il se place notamment sous le signe du banquet d'initiation et décrit un rituel d'expatriation (exmatriation ?) comportant les deux phases essentielles d'une mort/renaissance symboliques. En 1980, après le suicide de sa femme, Shyla, le narrateur, Jack McCall, “écrivain spécialisé dans les voyages et la gastronomie” (il a trois livres de cuisine à son actif), se réfugie en Italie avec sa fille Leah, et plus précisément à Rome, où lors d'un premier séjour elle a été conçue, pour trouver la paix et « recommencer de zéro » (9) : « De l'Europe, j'escomptais le havre, le répit [...] Je me perdis ainsi dans les huiles et condiments de ma cuisine bien approvisionnée [...] je passais des fourneaux aux larmes et réciproquement » (12/11). Plus que d'un simple travail de deuil, il s'agit d'une véritable tentative de rejet de l'identité sudiste : « C'est à Rome que nous nous installâmes pour commencer le long processus du refus de l'identité sudiste [...] je voulais

¹⁰ G. Bachelard, *La Poétique de le rêverie*, Paris, PUF, 1960, 128.

faire d'elle [Leah] une jeune femme européenne, dans l'ignorance béate de la douceur ravageuse de ce Sud qui avait noyé sa mère » (12). Jack McCall ne veut pas « lui transmettre l'infinie capacité familiale à la souffrance [...] les germes de notre folie » (14), mais en frappant son pays natal de forclusion, il « commet l'erreur de transformer pour sa fille la Caroline du Sud en paradis secret et perdu » (15). En ce qui le concerne, il s'aperçoit bientôt en revanche que : « Dans mon cas, le Sud était un bagage dont on ne se défait pas... » (12).

Cette quête dont l'objet est "l'amnésie" (13) va impliquer une sorte de refonte de soi et traverser deux phases : tout d'abord, une régression au niveau le plus archaïque de la personnalité, celui du *moi-olfactif et gustatif* (Serres, 112), dominé par la sensation, puis à partir de cette strate primitive une reconstitution/recomposition de soi, processus favorisé par le cadre où il se déroule, Rome dont « l'anarchie bon enfant » (29) favorise la perte des repères familiaux et dont l'abondance matérielle – « les étals grouillants du *Campo dei Fiori* aux débordements sauvages de fruits, de fromages, d'olives » (14) permet de s'adonner aux plaisirs de la sensation, de l'odorat et du goût : « j'avais appris à Leah à se repérer dans le Campo en utilisant son odorat » (14), et le narrateur de rajouter, au cas où l'importance de cette éducation sensorielle aurait échappé au lecteur, qu'un « odorat développé vaut mieux qu'un calepin pour enregistrer dans sa mémoire les fragiles graffiti du temps » (14). Le séjour à Rome sous les auspices de l'ange hédoniste, qui prône la réconciliation « de l'homme avec lui-même, ses sens et son corps, sa chair et sa viande¹¹ », donne lieu à une véritable représentation de l'Italie en mode olfactif : « [ce ne sont] qu'odeurs de cuisine : agneau grillé, feuilles de menthe, sauge » (20), « immenses pyramides de fruits où les guêpes butinaient le nectar des prunes et les bourdons s'égaillaient joyeusement dans les raisins et les pêches » (29), « boutiques fleurant le fromage et le cochon » (29) et, point culminant de cette ré-éducation par les sens, une délicate épiphanie olfactive d'autant plus délectable qu'elle est partagée par le père et sa fille :

l'air se chargea d'un étrange parfum de musc et d'humus qu'aucun de nous deux ne reconnut [...] nous remontâmes la piste de l'odeur [...] Un panier de truffes blanches exsudait la fragrance exotique, mordante, évoquant la transsubstantiation d'une essence sylvestre dans ses effluves aillés et arrosés de vin (38).

Et comme c'est le propre de l'odorat de glisser du savoir à la mémoire, de l'espace au temps et des choses aux êtres, Jack McCall va se remémorer un repas avec sa femme au cours duquel « le mariage du riz et de la truffe explosa en un concordat silencieux » (39). Dans ce cheminement ou mieux pèlerinage olfactif et gustatif, il faut mentionner une étape capitale : Venise. Dans la ville où l'on célèbre le carnaval et la luxure, le narrateur fait une rencontre avec inconnue qui lui permet de regoûter aux plaisirs de la chair (64). C'est l'occasion de nou-

¹¹ M. Onfray, *La Raison gourmande*, Paris, Grasset, 1995, 260

velles variations sur le clavier des sens : « Elle avait un goût de vin et d'eau de mer, sa bouche, un distillat de féminité » (66), le reste est l'avenant, vous pourrez vous y reporter. Retenons surtout de ce passage croustillant que le narrateur atteint le point ultime du processus de régression et de refonte de lui-même, dans lequel il s'est engagé et éprouve la sensation de « redevenir primitif, animal, innommable comme au temps des cavernes, des forêts, et des feux de joie quand le feu n'était pas encore un mot et le corps un être sans nom » (67). C'est ainsi que se réveille un corps « qui était resté éteint jusqu'à cette nuit de neige » (68) ; Jack McCall est désormais prêt à affronter l'inévitable retour au pays, à la mère, à la famille et au passé douloureux.

Le retour à Savannah, au pays natal est naturellement placé sous le signe de la sensation :

je fermais les yeux pour permettre à la chimie du temps de me laisser reprendre possession des fantômes répudiés des parfums de ma jeunesse perdue [...] je resterai toujours le prisonnier de guerre de cette latitude odorante et voluptueuse de la planète, bordée de palmiers et de marécages verts [...] La terre entière exhalait ce parfum évoquant le retour d'une flotte de crevetiers après une journée de labeur sur les marées de zostère et d'eau de rose (115)

Retrouvailles avec le passé et l'enfance, cette « gerbe d'odeurs » (*Poétique*, 119) :

j'inhalais les effluves qui disaient les composants complexes de mon enfance. L'air salé du marais entraînait dans cette odeur, mais aussi le rire de ma mère, le marc de café, la friture de poulet, les uniformes pleins de sueur (345).

On trouve ici confirmation de l'existence d'une fatalité de l'odeur qui fait que « quelque chemin que l'on emprunte, on finit toujours par y revenir et par s'y anéantir¹² » ; ici il s'agit des effluves puissants et primitifs du marais, source de vie grouillante, à l'attraction irrésistible duquel Jack McCall semble répondre comme le souligne un de ses frères : « Elle te manque cette odeur ? Tu vivrais mille ans à Rome que tu garderais la nostalgie de l'odeur de ce marais, n'est-ce pas ? » (115).

Les retrouvailles avec le Sud passent ainsi – dans le prolongement de cette rééducation des sens amorcée en Italie – par des agapes familiales et la redécouverte des senteurs et saveurs oubliées ; il y a les saveurs agréables et familières (des azalées, des crevettes, du bourbon [163], des cookies au chocolat [260], beignets d'oignon, du maïs et du pop-corn) et celles plus étranges et déconcertantes liées au souvenir d'un anniversaire juif (432) où le bortsch à la crème aigre, la salade russe, les harengs marinés, la carpe farcie et le *kreplach* bouleversent l'estomac des convives américains plus accoutumés au régime typiquement sudiste de gruau de maïs, *grits* et barbecue (335).

¹² B. Marcadé, "Odor di femina" in *Autrement*, 146.

J'abrège la relation de ce périple sensoriel qui aboutit, vous l'aurez compris, une seconde naissance impliquant la complète acceptation par le protagoniste de l'histoire collective et familiale et surtout de son destin personnel. Jack McCall retrouve le goût de son Sud natal en s'exposant aux saveurs et aux senteurs d'une autre contrée méridionale et se réconcilie avec sa mère après s'être ressourcé auprès du *Mare Nostrum*. *Beach Music* n'est qu'une nouvelle illustration d'un schéma que le roman américain a tant de fois mis en œuvre au cours de son histoire, à savoir que « se rapatrier implique bien un détour, et par une préhistoire et par un ailleurs¹³ ». Dans le cas présent, cette réconciliation est préparée et rendue possible par l'Italie qui permet au protagoniste de « se rendre maître du chaos que l'on est soi-même, [de] forcer son propre chaos à devenir forme¹⁴ ». Telle serait au fond une des possibles leçons de la Méditerranée pour l'Américain qui accepte de s'y risquer et de s'y perdre pour éventuellement mieux se retrouver. Paradoxe qui me reconduit à mon point de départ – le rapprochement entre l'Amérique et la Méditerranée –, mais mieux instruit des arguments qui en établissent le bien-fondé. C'est à un autre Sudiste que le romancier Pat Conroy que je laisserai le soin d'en souligner et la pertinence et la permanence :

« Vous avez raison sur ce point. Nous sommes méditerranéens. Jamais je ne suis allé en Grèce ou en Italie, mais je suis certain que je m'y sentirais chez moi, à l'aise, sitôt débarqué. » Et c'était vrai, pensais-je. La Nouvelle-Orléans ressemble à Gênes ou à Marseille, ou encore à Beyrouth ou à Alexandrie plus qu'à New York, bien que tous les ports de mer se ressemblent entre eux plus qu'ils ne peuvent ressembler à aucune ville de l'intérieur. Comme La Havane et Port-au-Prince, La Nouvelle-Orléans gravite autour d'un monde hellénistique qui, jamais, n'a été en contact avec l'Atlantique nord. La Méditerranée, les Caraïbes et le golfe de Mexico forment une mer homogène, encore que morcelée¹⁵. »

Ce n'est pas la première fois qu'au détour d'un paragraphe on entend un personnage de fiction américaine faire de la Méditerranée une « mer de voisinage » dont les Anglo-Saxons seraient, au même titre que nous, les riverains et les héritiers spirituels, preuve que, si tenu soit-il, le lien avec le *Mare Internum* n'est toujours pas rompu et que, dans la psychogéographie de l'Américain, l'univers méditerranéen, antidote à la sévérité et à la répression puritaines, demeure source de fantasmes et promesse de réconciliation du corps et de l'esprit. S'il est vrai que « l'imaginaire est une manière de se construire et d'échapper à soi¹⁶ », alors la Méditerranée qui hante la psyché américaine reste fondamentalement cette autre patrie où être tout à fait soi-même.

¹³ P.-Y Pétilon, *L'Europe aux anciens parapets*, Paris, Le Seuil, 1986, 193.

¹⁴ L. Ferry, *Homo aestheticus*, 259.

¹⁵ Abbott Joseph Liebling (1904-1963), journaliste, auteur de *The Earl of Louisiana* (un portrait du gouverneur de Louisiane Earl Long) publié en 1961. Nous soulignons.

¹⁶ H. Védrine, *Les Grandes conceptions de l'imaginaire*, Paris, 1990, Librairie générale Française, 17.